

# La littérature comme outil de formation

**La littérature offre une dimension exemplaire pour la formation des médecins à la relation thérapeutique, mais également pour la compréhension des multiples enjeux sociaux, historiques et politiques.**

**Gérard Danou,** Lors d'une conversation privée, un professeur de littérature, qui avait été hospitalisé longtemps pour un grave accident, me confia la remarque suivante : la difficulté avec la médecine et les médecins, me disait-il, « c'est la question du langage ». Impressionné par la formule, je me suis demandé quelle serait la meilleure manière, la plus ouverte aux autres et au monde, d'éduquer les futurs médecins à la « relation thérapeutique ». Me sentant impliqué (comme médecin-sujet) dans la question posée, j'entrepris vers 1980 des études de lettres modernes sans cesser d'exercer la médecine. Cette double pratique, du discours médical et des langues communes travaillées, enrichies par de nombreuses œuvres littéraires, ne put que conforter mon intuition première. Une certaine littérature nous offre une somme de connaissance dont la sémiologie clinique n'a pas besoin, mais qui reste indispensable pour comprendre les dimensions historique, sociale, politique et psychologique de la souffrance et de la maladie. Dans les années 1990, j'ai publié avec deux collègues une anthologie commentée de textes littéraires destinée spécifiquement aux médecins ; depuis l'idée a fait son chemin, en particulier en Suisse, et une nouvelle anthologie analogue a été publiée par une historienne enseignant aux étudiants en médecine. Le cloisonnement parfois conflictuel entre les facultés est encore très marqué, en particulier pour ces deux bastions de pouvoir que sont, en France, le droit et la médecine. Les pays anglo-saxons et les pays francophones comme la Belgique, la Suisse et le Canada ont compris la capacité éducative des récits, des fictions et du cinéma dans la formation médicale et la réflexion éthique. En France, les sciences humaines entrent peu à peu dans les cursus médicaux, mais pas encore la littérature de fiction, considérée comme trop subjective. Cet aspect réflexif, qui met en question la subjectivité du lecteur, fait sans doute peur à ceux qui décident des programmes d'enseignement. Or c'est la subjecti-

tivité et la capacité de réflexion personnelle et éthique à travers l'acte de lecture qui nous importent. Toutefois, ne désespérons pas : la médecine est liée à une culture en mouvement qui la rend possible. Or, depuis plus de vingt ans, les usagers de la médecine s'approprient un certain savoir médical sur leur corps et exigent d'être écoutés et entendus des médecins qui devront « comme naturellement » se plier au nouveau « partage du sensible » selon l'expression de Jacques Rancière. Ainsi évoluent les sociétés.

Pendant des siècles, le savoir médical s'est transmis par l'étude des cas ; le cas est le récit recueilli par l'écriture de l'histoire de la maladie d'un patient précis. Il sert d'enseignement à la fois par sa singularité et sa régularité. L'ensemble des cas donne une bonne image de la difficulté de l'art médical construit sur du savoir et de l'expérience, qui sans cesse met ce savoir à l'épreuve. On peut considérer l'écriture du cas comme un exemple rhétorique et par analogie la littérature (fictions et récits divers) comme une infinité de situations humaines exemplaires, imaginaires ou réelles.

**« Chaque histoire humaine narrée est comme un puzzle dont les pièces seraient mal ajustées. »**

Ni les concepts philosophiques figés dans leur définition désincarnée, ni le discours biomédical ne peuvent rendre compte de l'aventure aléatoire et risquée qu'est le vivre de chacun. Montaigne écrit dans ses *Essais* que dans l'exemple, il y a toujours quelque chose « qui cloche ». Chaque histoire humaine narrée est comme un puzzle dont les pièces seraient mal ajustées. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Jean-Jacques Rousseau utilisera très souvent les récits exemplaires pour poser et conforter ses hypothèses philosophiques. Pour ces deux auteurs classiques, le philosophique s'ancre dans la vie quotidienne. Que l'on songe aux réflexions politiques et sociales que l'on peut tirer de l'épisode du ruban volé ou de l'exquise et honteuse fessée que Jean-Jacques raconte dans ses *Confessions*. Ces épi-

sodes ne sont pas des concepts, mais ils font comprendre au lecteur par exemplarité comment une pensée du politique (le gouvernement de soi et de la Cité) émerge à travers des petites expériences vécues chargées d'affects. La pratique de l'argumentation par l'exemple rend plus vivante la démonstration supposée « en mettant la chose sous les yeux que les hommes croient beaucoup plus que leurs oreilles » écrivait Diderot dans *L'Encyclopédie*.

L'exemple ainsi « mis sous les yeux » fonctionne comme témoignage par les faits de la vérité d'une assertion en revers de la pure rationalité. Voici un autre exemple emprunté à Diderot dans *Jacques le fataliste et son Maître*. Nous sommes au siècle des Lumières et son ouverture à l'universel. Dans les premières pages du conte philosophique, il s'agit de faire comprendre au lecteur que l'expérience singulière de la douleur permet par analogie de sentir de l'empathie et de la compassion pour autrui. Alors que Jacques raconte à son maître son ancienne blessure au genou, ce dernier lui répond sans cesse : « Jacques, tu te moques » ; jusqu'au moment où le maître tombe lui aussi de cheval et se blesse au même lieu :

- « Jacques : Eh bien monsieur, qu'en pensez-vous ?  
 – Le maître : De quoi ?  
 – Jacques : De la blessure au genou.  
 – Le Maître : Je suis de ton avis, c'est l'une des plus cruelles.  
 – Jacques : Au vôtre ?  
 – Le Maître : Non, non, au tien, au mien, à tous les genoux du monde.  
 – Jacques : Mon maître, mon maître, vous n'y avez pas regardé ; croyez que nous ne plaignons jamais que nous. »

La relation par l'expérience (ici l'universalité de la douleur) ne peut être parfaite, mais elle a le mérite fondamental de faire sentir les situations les plus diverses. L'analyse critique du texte et la discussion éthique viendront secondairement s'ajouter aux affects pour les nuancer et leur donner de la vie.

La connaissance des situations humaines infinies

« La médecine n'est pas une science exacte ; elle est une "somme évolutive de sciences appliquées". »

réelles ou fictives que nous offrent la lettre et l'image, la littérature et le cinéma (cf. le philosophe américain Stanley Cavell) doit être reconnue à part entière comme outil de formation à la relation thérapeutique. La médecine n'est pas une science exacte ; elle est une « somme évolutive de sciences appliquées » (Georges Canguilhem), dont la part relationnelle se pratique comme un art impliquant le style personnel du médecin. La pratique nous fait rencontrer des individus de tous les

horizons linguistiques avec lesquels il est souvent difficile de communiquer. On peut cependant regarder le monde qui inclut le patient et son corps comme un texte à déchiffrer. L'interprétation médicale en est une lecture ; la connaissance de la littérature mondiale, une autre, plus proche sans doute que la première, de l'histoire vécue des peuples et des individus. La littérature transmet des histoires et des états d'esprit. Ces interprétations ne s'excluent pas, elles se complètent. L'exemple est une vaste image ou métaphore ; on ne dira jamais dans la conversation « voici par métaphore » mais « voici par exemple ». En argumentation, l'exemple veut apporter une preuve technique. Selon les dictionnaires de rhétorique, l'exemple ne présente les relations ni de la partie au tout, ni du tout à la partie, ni du tout au tout mais (je souligne) du semblable au semblable. Certes l'exemple « cloche » à la fois par manque de sens et par excès de sens par rapport à la raison scientifique ou conceptuelle. Cependant la littérature comme source infinie d'exemples nous intéresse et nous fait comprendre comment ont vécu et vivent nos semblables d'ici et d'ailleurs dans leurs similitudes et leurs différences. Elle nous rapproche. ■

#### ■ Bibliographie

- P. Bagros, G. Danou ; A. Olivier, *Anthologie de textes littéraires pour les étudiants en médecine*, Paris, Ellipses, 1998.  
 M. Louis-Courvoisier, *Les livres que j'aimerais que mon médecin lise*, Chêne-Bourg, Suisse, Georg ed., 2008.  
 G. Danou, Langue, récit, *Littérature dans l'éducation médicale* (préface de F. Dagognet), Limoges, Lambert-Lucas, 2007.